

**TOMBÉS AU CHAMP D'HONNEUR LE 5 JUIN 1956.
IL Y À 52 ANS**

Henri Maillot et Maurice Laban, héros «oubliés»

Le devoir de mémoire nous impose de connaître notre histoire pour mieux comprendre le présent et appréhender l'avenir. Il revêt aussi une importance particulière pour l'écriture de l'histoire de la guerre de Libération nationale. Celle-ci demeure d'une actualité brûlante. Elle procède malheureusement des luttes politico-idéologiques actuelles dont elle reste un enjeu important. Pour ce faire, nous devons resusciter certains héros «oubliés», parmi eux, l'aspirant Henri Maillot et Maurice Laban, authentiques patriotes algériens, morts les armes à la main un certain 5 juin 1956.

Comme Iveton, son voisin et ami d'enfance, héros guillotiné le 11 février 1957, Maillot avait choisi la cause de l'indépendance de l'Algérie par conviction idéologique, considérant la guerre de Libération comme «une lutte d'opprimés sans distinction d'origine contre leurs oppresseurs et leurs valets sans distinction de race», tel qu'il l'a écrit lui-même aux rédactions parisiennes juste après sa désertion (lire la lettre). Ayant assisté à la répression qui s'est abattue sur les musulmans lors des événements du 20 août 1955 dans le nord constantinois, il en est sorti profondément marqué. Maillot a, dès lors, pris résolument la décision de se joindre au combat libérateur. Après avoir été rappelé sous les drapeaux pendant trois mois, il demanda à être réengagé dans le but de mettre à exécution son projet de désertion avec un stock d'armes. Affecté au 57^e bataillon de tirailleurs de Miliana où il a le grade d'aspirant, Maillot convoite l'occasion de détourner des armes pour les acheminer aux maquis de la résistance algérienne afin, précise-t-il, d'"aider mon pays et mon peuple" (lire la lettre). L'opportunité se présente le 4 avril 1956 : l'officier Maillot déserte avec un camion d'armes qu'il remet aux moudjahidines. Pas moins de 132 mitraillettes, 140 revolvers, 57 fusils et un lot de grenades viennent enrichir le potentiel militaire de la résistance.

Henri Maillot, devenu "l'officier félon" pour la presse coloniale, est condamné à mort le 22 mai par le tribunal militaire

d'Alger, qui décide de mettre aussi la maison familiale de Clos-Salembier sous séquestre et ce, afin de rembourser les armes sous la part d'héritage revenant à Henri. Activement recherché, il échappe aux paras jusqu'à ce mardi 5 juin 1956, quand son commando de huit hommes fut surpris au djebel Deragua, à El-Karimia (Lamartine), par les miliciens du bachagha Boualem et les soldats français. Henri y laissera sa vie, ainsi que quatre autres compagnons d'armes : l'enseignant de Biskra Maurice Laban, Belkacem Hanoun qui n'avait pas 20 ans, Djillali Moussaoui et Abdelkader Zalmat. Trois combattants ont échappé au traquenard : Hamid Gherab, Mohamed Boualem et Mustapha Saâdoun. Mustapha Saâdoun est le dernier survivant de cette aventure inoubliable. Il a 89 ans. Retiré à Cherrhell, il vit désormais avec ses plantes et ses souvenirs.

Force est de constater que cinquante-deux ans après sa mort, Henri Maillot reste inconnu de la grande majorité de la génération post-indépendance, qui plus est, par les jeunes d'El-Madania, quartier où vit toujours sa famille. Et pour cause, aucune rue, ni école, ni institution publique ne porte son nom jusqu'à l'heure actuelle.

La désertion de cet officier avec un camion rempli d'armes vers le maquis a été d'une grande portée psychologique et a marqué de façon éclatante la participation d'Algériens d'origine européenne au combat pour la libération de la patrie commune. Un combat qui n'avait aucun caractère de race ni de religion, mais un combat libérateur et national.

Quant au second, Maurice Laban, né à Biskra, de parents instituteurs, ils étaient lui et sa sœur les seuls Européens dans toute l'école où enseignaient leurs parents. C'est tout naturellement qu'il a appris à parler l'arabe comme une langue maternelle. Plus tard, il parlera le chaoui couramment après avoir enseigné dans une école indigène où les élèves ne parlaient que cette langue.

Dans les années 1930, il prit part à la guerre civile d'Espagne aux côtés des républicains, il fut blessé deux fois sur le front.

La deuxième blessure était tellement grave, qu'il a failli être achevé par les brancardiers qui ne croyaient pas en sa survie. C'est finalement Georges Rafini, son camarade de lycée à Constantine, qui le sauvera in extremis sur le champ de bataille.

Tellement imprégné de la mentalité de la population de Biskra, il envoya une lettre à ses parents leur demandant de sacrifier un mouton sur le tombeau de Sidi Messaoud (le saint patron de la localité) et l'offrir accompagné de couscous aux pauvres de la région. Et ce, en guise de reconnaissance envers Dieu pour l'avoir sauvé d'une mort certaine.

De retour d'Espagne, il rentrera à Biskra, où il participera aux côtés des musulmans opprimés à tous les combats contre les formes d'injustice auxquelles ils étaient soumis par le système colonialiste et leur valet le bachagha Bengana.

En 1941, il fut arrêté et incarcéré à Serkadji, puis condamné à mort avec son épouse Odette et son camarade Georges Rafini. L'acte d'accusation portait sur la publication et la diffusion d'un journal clandestin s'opposant au régime fasciste de Pétain. Au déclenchement de la Révolution, le chahid Mostefa Benboulaïd lui fait appel pour devenir son adjoint. Vu son tempérament de bagarreux, Maurice était ravi à l'idée de s'engager enfin par les armes dans sa lutte contre le colonialisme. Etant un militant discipliné du parti, il demanda l'accord de sa hiérarchie. Celle-ci refusa et lui demanda de tempérer ses ardeurs jusqu'à nouvel ordre. C'est finalement à El Karimia (Lamartine), dans l'Ouarsenis, qu'il devra rejoindre Henri Maillot qui venait de désertir. Cette rencontre fut possible grâce à Myriam Ben, militante du parti et enseignante à Oued Fodda. La méconnaissance de cette région leur fut fatale à lui et ses compagnons.

Merzak Chertouk
(cadre supérieur)

Une lettre signée du nom de l'aspirant Henri Maillot adressée à la presse parisienne

Un document ronéotypé, portant en signature le nom de l'aspirant Henri Maillot, est parvenu hier aux rédactions des journaux parisiens.

Ce document déclare notamment : L'écrivain français Jules Roy, colonel d'aviation, écrivait, il y a quelques mois : "Si j'étais musulman, je serais du côté des fellagha."

Je ne suis pas musulman, mais je suis algérien, d'origine européenne. Je considère

l'Algérie comme ma patrie. Je considère que je dois avoir à son égard les mêmes devoirs que tous ses fils. Au moment où le peuple algérien s'est levé pour libérer son sol national du joug colonialiste, ma place est aux côtés de ceux qui ont engagé le combat libérateur... La presse colonialiste crie à la trahison, alors qu'elle publie et fait siens les appels séparatistes de Boyer-Bance. Elle criait aussi à la trahison lorsque sous Vichy

les officiers français passaient à la Résistance, tandis qu'elle servait Hitler et le fascisme.

En vérité, les traîtres à la France ce sont ceux qui, pour servir leurs intérêts égoïstes, dénaturent aux yeux des Algériens le vrai visage de la France et de son peuple aux traditions généreuses, révolutionnaires et anticolonialistes. De plus, tous les hommes de progrès de France et du monde reconnaissent la légitimité et la

justesse de nos revendications nationales. Le peuple algérien, longtemps bafoué, humilié, a pris résolument sa place dans le grand mouvement historique de libération des peuples coloniaux qui embrase l'Afrique et l'Asie. Sa victoire est certaine.

Et il ne s'agit pas, comme voudraient le faire croire les gros possédants de ce pays, d'un combat racial mais d'une lutte d'opprimés sans distinction d'origine contre leurs oppresseurs et leurs valets sans distinction de race.

Il ne s'agit pas d'un mouvement dirigé contre la France et les Français ni contre les travailleurs d'origine européenne ou israéliite. Ceux-ci ont leur place dans ce pays. Nous ne les confondons pas avec les oppresseurs de notre peuple. En accomplissant mon geste, en livrant aux combattants algériens des armes dont ils ont besoin pour le combat libérateur, des armes qui serviront exclusivement contre les forces militaires et policières et les collaborateurs. J'ai conscience d'avoir servi les intérêts de mon pays et de mon peuple, y compris ceux des travailleurs européens momentanément trompés.»

CE MONDE QUI BOUGE

Le cri d'alarme de Régis Debray

En visite à Bagdad, le chef de la diplomatie française s'est réjoui de l'amélioration de la situation en Irak. «Je pense sincèrement que la situation sécuritaire s'améliore en Irak. Il y a des endroits où elle est pratiquement semblable au reste des pays du monde», a-t-il assuré. Certes, personne ne souhaite la poursuite d'une

Par Hassane Zerrouky



violence qui endeuille chaque jour des familles irakiennes. Au moment où j'écrivais ces lignes, une attaque au mortier sur la «ligne verte», quartier ultra-fortifié du centre de Bagdad qui abrite le siège du gouvernement, des ministères et le Parlement, a fait un mort et plusieurs blessés. Pour le seul mois d'avril, plus d'une centaine d'obus et de roquettes sont tombés sur la zone verte tuant deux employés de l'ambassade américaine et deux Marines. Tandis que le nombre de soldats américains morts au combat en Irak a atteint le chiffre de 4 085 tués. Et selon un rapport du commandement US, 115 militaires se sont suicidés et 935 tentatives de suicide de soldats ont été enregistrées. Affirmer dès lors que la situation s'est améliorée, que les choses vont mieux, alors que par ailleurs ce pays, théâtre de confrontations ethnico-religieuses exacerbées, n'est plus depuis 2003 une nation unie, c'est aller un peu vite en besogne !

En fait — les lecteurs l'ont compris —, la situation en Irak ne s'est pas améliorée. Elle s'est plutôt banalisée. Les médias en parlent de moins en moins. Il en est de même pour d'autres pays se trouvant peu ou prou dans le même cas. Quelqu'un se préoccupe-t-il de ce qui se passe en Palestine ? Non ! Y-a-t-il un pays arabe qui a entendu le cri d'alarme lancé par le philosophe et essayiste français, Régis Debray, affirmant dans un entretien croisé avec Leïla Chahid dans le journal *l'Humanité*, que «soumises à la pression militaire permanente d'Israël, les Israéliennes au train où vont les choses, les bases physiques, économiques et humaines d'un Etat palestinien sont en voie de disparition». Plus explicite, il assure : «Ce que je dis, c'est que nous assistons à ce qu'on appelle ailleurs un nettoyage ethnique plus ou moins soft, mais parfait, parce que c'est la chose sans le mot (...) Israël est un Etat auquel beaucoup de choses illégales sont permises. Pourquoi ? Parce que c'est pour tout l'Occident un remords sans faute.» Un constat qu'on peut étendre à d'autres situations que vit ce monde dit arabe et musulman ! Et quand Régis Debray s'en est allé discuter en Jordanie avec des islamistes dits modérés, appartenant à la mouvance des Frères musulmans, ces derniers, faisant montre d'une certaine condescendance, l'avaient à peine écouté, ne faisant même pas l'effort d'un minimum de curiosité envers un intellectuel dont les travaux font autorité à travers le monde. La chose n'a rien de surprenante quand on sait que ces «gens-là», comme le chantait Jacques Brel, barricadés dans leurs certitudes politico-religieuses, croient détenir la vérité. Elle n'a rien de surprenant dans un monde arabe et musulman où s'est installée une sorte de médiocrité culturelle génératrice d'une pensée politique et culturelle indigeste, réduisant les identités à la seule appartenance religieuse.

Reste que cette vision des choses tentant de fondre les identités nationales dans le moule d'une hypothétique «oumma» n'empêche nullement le fait que plus personne ne se préoccupe du sort de l'Irak ou de la Palestine. Sans doute parce que ces régimes arabes et musulmans ne veulent pas se mettre à dos Washington dont les troupes occupent l'Irak et qui appuie et soutient Israël dans son entreprise de colonisation, et dont ils recherchent l'amitié et la protection. Mais dès lors qu'il s'agit d'un pays comme le Danemark qui, chacun le sait, ne pèse pas beaucoup sur la scène internationale, on voit des gouvernements arabes et musulmans, des groupes organisés, s'insurger et appeler qui à la révolte, qui au boycott des produits danois, qui à la rupture des relations diplomatiques, parce qu'un canard danois a publié des caricatures du prophète Mohamed ! C'est triste... H. Z.

Commémoration à la mémoire des chouchada Henri Maillot et Maurice Laban



Il y a 52 ans, Henri Maillot et Maurice Laban sont tombés au champ d'honneur un certain 5 juin 1956.

En répondant à l'appel de la patrie, l'enfant de Clos-Salembier (El-Madania) Henri et l'enfant de Biskra Maurice ont offert leur vie pour une Algérie libre, indépendante, fraternelle et tolérante.

Pour mémoire, en leur mémoire et afin que nul n'oublie, une cérémonie de recueillement aura lieu le jeudi 5 juin à 10h au cimetière chrétien de Diar Essaâda (El-Mouradia).

Gloire à tous nos martyrs

Les familles Maillot et Laban

